





Au bonheur des inédits

DOSSIER Parmi les textes publiés après la mort d'un auteur, il y a de tout : des œuvres mineures mais aussi des trésors.

MOHAMMED AÏSSAOUI
maissaoui@lefigaro.fr

CET AUTOMNE, les inédits se ramassent à la pelle. Pas une maison d'édition qui ne propose dans son programme le texte jamais publié d'un grand auteur déniché on ne sait où... Les exemples sont légion. En ce moment sont à l'affiche : Simone de Beauvoir, Paul Léautaud, Julien Gracq, Jean Cocteau, Fernando Pessoa, Paul Valéry, Alexandre Dumas, Stefan Zweig, Joseph Roth... Le phénomène est tel que des auteurs comme Dumas (1802-1870) et Zweig (1881-1942), prolifiques de leur vivant et dont on ne cesse d'exhumer des textes inédits, vont bientôt être plus

présents sur les étals des librairies qu'Amélie Nothomb...

« Inédit » : le mot attire, fait vendre, séduit les passionnés. On l'utilise à satiété, car dans ce domaine, sur le plan juridique, c'est la jungle. « *Il n'y a aucune loi qui détermine ce qu'est un texte inédit, on parle plutôt de divulgation d'œuvres posthumes* », explique Pierre Langlais, qui dirige un cabinet d'avocats à Nantes spécialisé dans la propriété intellectuelle. Est déclaré « livre inédit » tout recueil de textes jamais publiés, bien sûr, mais aussi des articles déjà publiés dans des journaux ou des revues, des préfaces et même des conférences. Le spectre est large. Mais parfois, cela ne suffit pas. Il en est ainsi d'un roman de Zola, *Mademoiselle Féral*, paru en feuilleton en 1868, publié en 1999, en 2003 et en

2005, et tout récemment par Le Chat rouge (400 p., 23 €). Le livre est entouré d'un bandeau sur lequel est indiqué en gros caractères « LIVRE RARE ». Pourquoi pas ?

Sources inépuisables

C'est que ces inédits révèlent parfois de véritables pépites littéraires qui, il faut bien l'avouer, sont aussi des pépites commerciales. On se souvient qu'en 2009 un inédit de Zweig, *Voyage dans le passé*, a été la deuxième meilleure vente de Grasset. La maison était si heureuse qu'elle a récidivé quelques mois plus tard avec la publication d'un autre inédit du même Zweig, *Un soupçon légitime*. Stock avait également saisi l'occasion avec *Lettre d'une inconnue*. Bingo ! Cette nouvelle a représenté sa deuxième meilleure vente, en



2009 aussi. L'écrivain mort en 1942 était ainsi devenu la vedette de l'an 2009...

Zweig est une source inépuisable. Il suffit de jeter un coup d'œil aux programmes à venir : chez Robert Laffont, avec *La Chambre des secrets*, qui réunit des articles, des préfaces et des conférences pour la période 1902-1942. Chez Albin Michel, en janvier prochain, avec *Écrits littéraires. D'Homère à Tolstoï*. Chez Payot, avec *Baudelaire, et autres poètes*.

Bertrand Dermoncourt est directeur de la musique à Radio Classique, mais il a une autre passion : dénicher les inédits de Zweig. Il en a déjà édité deux et c'est encore lui qui présente et annote *La Chambre des secrets*. Chaque fois, plus de 20 000 exemplaires vendus. Pourquoi Zweig attire-t-il autant ? « Parce que c'est un écrivain phare pour temps tourmentés », répond-il. Et de souligner : « Il est prolixe et assez facile à lire. On a besoin de repères, c'est un humaniste de grande justesse qui nous rattache à des valeurs dont on a besoin aujourd'hui. »

Un autre auteur fait le bonheur des maisons d'édition : Alexandre Dumas. On ne compte plus ses inédits. Claude Schopp s'en est fait une spécialité. C'est tout un art, un travail acharné de détective. Il raconte comment il a découvert un roman inédit de 900 pages de Dumas, *Le Chevalier de Sainte-Hermine*. La « traque » a duré dix-sept ans... « Le premier indice remontait à 1988, se rappelle Claude Schopp, je cherchais à vérifier un détail pour un sujet sur l'auteur des Trois mousquetaires. Après des mois de recherches, je devais consulter le journal *Le Moniteur universel*. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque je suis tombé sur un feuilleton quasi complet, titré *Le Chevalier de Sainte-Hermine*, publié dans ce quotidien à partir du 1^{er} janvier 1869 ! Pendant un quart d'heure, au contact de ce trésor, j'ai eu l'impression de posséder le monde. »

Selon Claude Schopp, si ces textes de Dumas étaient restés inédits,

c'est parce qu'il ne les avait pas achevés pour des causes personnelles ou historiques (guerre, révolution). « Ses inédits sont rarement des romans, mais des pièces de théâtre ou des articles... », dit-il.

Droit de divulguer

Beaucoup pensent qu'à partir du moment où l'auteur tombe dans le domaine public on peut publier ce que l'on veut, or, en ce qui concerne les inédits, le code de la propriété intellectuelle stipule que le propriétaire de l'œuvre bénéficie d'encre vingt-cinq années de droits patrimoniaux transmis aux héritiers « leur vie durant ». Après la mort de l'auteur, le droit de divulgation de ses œuvres posthumes est donc exercé par l'exécuteur testamentaire, ou, à défaut (et sauf volonté contraire), par les descendants, le conjoint, les héritiers ou les légataires universels. Ainsi ce droit dépasse-t-il les fameux soixante-dix ans après la mort de l'écrivain, prorogés s'il est mort pour la France.

La publication cette semaine du *Journal particulier 1937* de Léautaud (1872-1956) est le fait d'Édith Silve, son exécuteur testamentaire. Pourquoi une si longue attente ? « Ce n'est pas une volonté éditoriale, explique Isabelle Gallimard, directrice du Mercure de France. Il fallait un long travail de décryptage de la part d'Édith Silve. » Et si ce purgatoire a duré aussi longtemps, cela s'explique également par le fait que, avant Édith Silve, l'exécutrice testamentaire n'était autre que Marie Dormoy, la principale concernée par ce *Journal particulier*. Elle avait pris soin de mettre de côté les passages où elle n'était pas décrite favorablement. « Plus de 200 pages, tout de même ! », sourit Isabelle Gallimard, qui ajoute : « C'est excitant pour un éditeur de publier un inédit. C'est donner accès à un pan inconnu d'un grand auteur. Malheureusement, je n'ai plus d'inédits de Léautaud. »

Le choix de publier un texte posthume ne fait pas toujours l'unanimité. L'an passé, il a été beaucoup

reproché au fils de Françoise Sagan, Denis Westhoff, d'avoir édité le roman inachevé *Les Quatre Coins du cœur* (Plon), pas à la hauteur de celle qui a écrit *Bonjour tristesse*. Il s'est expliqué : il gère l'œuvre de sa mère et les dettes d'un million et demi d'euros qu'elle a laissées...

Sylvie Le Bon de Beauvoir, héritière de l'œuvre de Beauvoir, vient de contribuer à la publication d'un inédit *Les Inséparables* (voir ci-contre). C'est un travail de longue haleine. « Les archives sont considérables, et il faut du temps pour une bonne publication, notamment l'édition de correspondances (en particulier celles de Beauvoir avec Sartre, Bost et Algren, NDLR). Il faut protéger les manuscrits, lutter contre les pillages, respecter une logique de parution. » Et pour *Les Inséparables* ? « Ce texte a ressurgi à l'occasion de l'édition des deux volumes de la « Bibliothèque de la Pléiade », en 2018. Cette nouvelle inédite était là, elle n'avait pas de titre, était trop longue pour figurer en annexes. Comme les Éditions de l'Herne avaient publié un « Cahier » consacré à Simone de Beauvoir et une autre nouvelle inédite, Malentendu à Moscou, j'ai pensé à la leur proposer. » Pour Sylvie Le Bon de Beauvoir, le texte est bouleversant. « J'ai pensé qu'il apportait un éclairage intéressant, et je sais combien Simone de Beauvoir y tenait. Elle voulait dénoncer ce « crime spiritualiste ». Elle en était hantée. Et voulait utiliser la fiction pour abolir le néant et l'oubli. »

Certains de ces livres posthumes apportent de nouvelles lumières sur l'ensemble de l'œuvre. Il en fut ainsi lorsque *Le Premier Homme* de Camus parut en 1994. ■



Paul Léautaud et sa «jolie coquine»

THIERRY CLERMONT
tclermont@lefigaro.fr

LE REVOILÀ, ce vieux sa-
gouin de Léautaud, mi-
santhrope amoureux, pi-
lier du *Mercure de*
France, diariste compul-
sif à qui l'on doit le journal le plus
copieux des lettres françaises (plus
de 6 000 pages serrées), tenu de
1893 à la veille de sa mort, en 1956.
De son monument de littérature
intimiste, il avait extrait les pages
les plus salaces ou les plus compro-
mettantes pour sa maîtresse Marie
Dormoy, en tirant un *Journal par-*
ticulier, allant de l'année 1933, qui
marque le début de leur liaison tu-
multueuse, à 1939. Voici donc le
millésime 1937, du même tonneau
que celui des années précédentes,
exhumé par le *Mercure de France*.

Quelques jours après sa rencon-
tre avec la Dormoy, alors em-
ployée à la bibliothèque Jacques-
Doucet, l'ermite de Fontenay-
aux-Roses notait, le 5 juin 1933 :
«C'est triste à dire : pas du tout jo-
lie de visage. Elle est, de plus, horri-
blement faite. Pas de taille, pas de
hanches, pas de croupe. Aussi
grosse en haut qu'en bas. Un gros
boudin.» Depuis, l'aveu a fait long
feu : Marie Dormoy est bel et bien
entrée dans sa vie, aiguissant ses
appétits sexuels, exacerbant son
tempérament de vieux cruchon
désabusé. Mieux : elle est devenue
sa secrétaire et s'acquitte avec un
dévouement sans faille de l'édition
de son monumental *Journal litté-*
raire. Léautaud dira même, en
janvier 1937 : «Il est devenu chose
un peu sienne.»

Envolées effusives

Une confession qui pour autant ne
le détourne pas de son franc-par-
ler, de ses envolées effusives et de
ses fracassantes sautes d'humeur,
piquées d'une jalousie malade

envers celle qui fut l'amante, avant
lui, d'André Suarès (que l'on redé-
couvre aujourd'hui) et de l'archi-
tecte Auguste Perret. «Je suis
tourmenté, déchiré par les soup-
çons, les déconvenues, j'ai ma vie
gâchée par cela. Tout ne vient peut-
être que de mon caractère», consi-
gne-t-il, avant d'ajouter, dans la
même tonalité : «Il est vrai que, me
le dire, n'améliore rien pour moi. On
se raccroche facilement à ce qui
vous est favorable. C'est peut-être
encore une duperie.»

Que trouve-t-on dans ces
230 pages inédites ? Des scènes lu-
briques, rapportées crûment, des
jalouseries, des dîners en tête à
tête, des escapades à la campagne,
des dialogues emportés, de nom-
breuses criailleries, des téléphona-
des à l'improviste, des lettres
pleines de reproches ou d'inconti-
nence libidineuse, tout ça noté au
jour le jour, scrupuleusement.
Passent entre les lignes de ce pro-
cès-verbal intime quelques têtes
connues : Jean Paulhan, Georges
Duhamel (qui dirigeait alors l'heb-
domadaire *Mercure de France*),
Ambroise Vollard, et celle que les
amoureux de Léautaud connais-
sent bien : le «Fléau», surnom
qu'il avait donné à son ancienne
maîtresse, une «femme à bêtes»,
la polissonne Anne Cayssac, qui ici
réapparaît.

Marie Dormoy, Léautaud la voit
comme une créature sortie d'une
toile de Renoir, «une jolie coqui-
ne», avec une «peau délicieuse de
douceur de ton, comme une blonde
un peu rousse qu'elle est». Mélo-
mane, elle aimait Wagner, avait
publié quelques romans et traduit
les poèmes de Michel-Ange. Il lui
avouera dans une lettre, datée de
1935 : «C'est que j'ai le bonheur, si
c'en est un, de n'être blasé sur
rien.»

En 1953, l'année où paraît le

premier volume du *Journal litté-*
raire de Léautaud, Marie Dormoy
confiait : «Une légende s'est créée
à son endroit dont il convient de fai-
re justice. Parce qu'il a des mots
acerbes, on lui en prête d'offen-
sants. Parce qu'il a quelques fantai-
sies vestimentaires, on en fait un
clochard. Parce qu'il fait montre
d'un certain cynisme, on le déclara
amoraliste-né (...). La vérité est
autre. C'est dans l'œuvre qu'il faut
découvrir l'homme.» On ne saurait
mieux dire. Pas rancunière, la
Dormoy, après la rupture violente
amorcée en 1939 ; l'auteur du *Petit*
Ami avait alors 67 ans ; elle, 53 à
peine. ■



C.S. Lewis, l'insatiable explorateur de l'envers du décor

ASTRID DE LARMINAT
adelarminat@lefigaro.fr

LE SUCCÈS de l'adaptation au cinéma de ses *Chroniques de Narnia* a valu à C. S. Lewis d'être enfin connu en France. Cependant, tout un pan de l'œuvre prolifique de ce professeur de littérature médiévale à Oxford et Cambridge, passionné de mythologie comme son grand ami Tolkien, reste largement ignoré chez nous. Notamment parce que ses essais et ses romans n'ont pas encore fait l'objet d'une traduction et d'une édition concertée et complète.

Si l'on en juge au nombre de ses livres traduits ou réédités récemment de façon éparse, C. S. Lewis suscite pourtant un intérêt croissant. En octobre 2019, les Éditions du Cerf rééditaient *Apprendre la mort*, dans lequel cet ancien athée, qui avait adhéré au christianisme au terme d'une longue lutte intellectuelle, raconte comment il réapprit à vivre avec Dieu après la maladie et la mort de sa femme qui l'avaient révolté. Lewis n'était pas un croyant fleur bleu, sa relation à Dieu était passionnée et houleuse, comme en témoigne son grand roman *Tant que nous n'aurons pas de visage*, retraduit en 2011 par les Éditions Anne Carrière.

Puissance active du mal

En janvier 2020, c'est un autre de ses livres qu'exhumaient les Éditions Téqui, *Le Problème de la souffrance*, dans lequel Lewis explique pourquoi, selon lui, l'existence du mal ne suffit pas à invalider l'existence d'un Dieu bon. Téqui a publié également en mai dernier *Lettres du pays de Narnia*, un recueil des réponses adressées par l'écrivain au courrier de ses jeunes lecteurs. Ce mois-ci, ce sont les Éditions Empreintes Temps Présent qui rééditent deux ouvrages indisponibles

de Lewis : *Réflexions sur les psaumes et Dieu au banc des accusés*, un volume d'articles où l'écrivain explique pourquoi il est devenu chrétien malgré ses préventions initiales : « *Je crois au christianisme tout comme je crois que le soleil s'est levé ce matin. Non pas parce que je le vois, mais parce que grâce à lui, je vois tout le reste.* »

Une phrase qui fait directement écho à l'une des « *shorts stories* » traduites pour la première fois et rassemblées par les Éditions Antigone 14 dans *La Tour noire*, qui paraîtra le 13 novembre. Le héros de cette nouvelle intitulée *L'homme qui n'avait jamais vu* est un aveugle auquel une opération a ouvert les yeux et qui depuis lors « *cherche avec une obstination désespérée à voir la lumière* », s'agaçant que tout le monde autour de lui en parle comme d'une évidence alors que personne n'est capable de la lui montrer. Cet homme n'a pas saisi que cette Lumière, ou cette vérité, ne peut pas être regardée en face, mais que c'est grâce à elle qu'on voit « *tout le reste* ». Ce texte date de 1929, époque à laquelle Lewis était devenu théiste, mais pas encore chrétien.

La Tour noire présente aussi deux embryons de romans que Lewis n'a pas menés à terme. Dans l'un, il imagine qu'à la fin de la guerre de Troie Ménélas retrouve, abasourdi, une Hélène vieille et triste à mille lieues de l'image idéale qu'il en avait gardée... Dans l'autre, qui aurait pu être intégré à sa *Trilogie cosmique* (Folio), un savant met au point un « *chronoscope* » pour voir loin dans le passé ou le futur et découvre en réalité l'envers de notre propre monde, où hommes et femmes sont métamorphosés sans le savoir en automates par des autorités sadiques soumises à un « *Big Brain* ».

Lewis, qui avait une conscience

aiguë de la puissance active du mal, parvient dans ces récits allégoriques à créer une atmosphère poisseuse, nauséuse, floue, grinçante, très évocatrice de ce que pourrait être un univers qui aurait tourné le dos à la lumière et à la chaleur divines. À ce sujet, il faut lire aussi l'excellent roman *Tactique du diable*, où se révèle l'incroyable acuité psychologique de l'écrivain. ■



Simone de Beauvoir : une amitié de jeunesse à la vie, à la mort

ALICE DEVELEY
adeveley@lefigaro.fr

L FAUT croire que Sartre n'avait pas de goût. Quand Simone de Beauvoir lui montra la longue nouvelle qu'elle avait rédigée sur son amie et amour de jeunesse Elisabeth Lacoin, dite Zaza, il « tordit le nez ». Était-ce par jalousie ? On ne sait pas, mais le temps lui aura donné tort. *Les Inséparables* que publie L'Herne est un roman bouleversant et fondamental, parce qu'il éclaire à travers cette figure cardinale la femme qu'était Simone avant Beauvoir.

Alors pourquoi refusa-t-elle de le publier de son vivant ? En 1954, Beauvoir a déjà du métier et tâté des insultes et critiques. Cinq ans auparavant, son essai *Le Deuxième Sexe* vaut à notre féministe une bronca. « Glacée, priapique, nymphomane, lesbienne, cent fois avortée, je fus tout... », racontera-t-elle dans *La Force des choses* (1963). Simone de Beauvoir fait hurler dans les chaumières. Surtout, cachez ce livre qu'on ne saurait voir ! Mais l'ouvrage trouve ses voix. L'autrice ne craint rien ni personne. Ou presque.

À quatre reprises, dans son recueil *Quand prime le spirituel*, dans un passage supprimé des *Mandarins* et dans ses *Mémoires*, Beauvoir se heurte à ses mots. Elle ne parvient pas à raconter Zaza. Elle est déchirée entre la confession et le silence. C'est son rocher de Sisyphe. Mais elle n'y peut rien. Depuis que Zaza est morte, à un mois de ses 22 ans, en 1929, Simone est hantée. Zaza la visite la nuit, « avec son visage jauni sous sa capeline rose ». Alors, elle écrit, ce qui est

un autre verbe pour « ressusciter ». Elle fait revivre « l'être extraordinaire, le seul en qui (elle) a senti (...) le signe du génie, le seul qui l'entraîna au-delà de la paix, au-delà de la joie ».

Ce, même si elle sait que l'écriture est un écran de fumée. « Vous n'êtes nulle part, et c'est par artifice littéraire que je vous parle », écrit Beauvoir en épigraphe. Le roman est bien sûr à clefs : sous le nom d'Andrée, il faut lire Zaza, sous celui de Sylvie, Beauvoir, et derrière Pascal Blondel, Merleau-Ponty. Mais la littérature ici n'est pas un acte désespéré pour tenter de fixer le passé, elle est une amie. Elle console. Elle honore, même. Elle célèbre Zaza. *Les Inséparables* est un traité de foi pour la liberté d'être et d'aimer. Et en cela, il lui offre le plus beau des tombeaux.

Passions déchirantes

L'histoire s'ouvre sur une Sylvie, alias Simone, âgée de 9 ans. L'enfant a hâte de retrouver le collège, « les classes solennelles comme des mes-ses ». Elle est habillée comme ses sœurs. Le détail est presque anodin mais, déjà, Beauvoir distille l'effacement de la femme dans la France des années 1910. Alors qu'elle trouve sa chaise, ses yeux croisent ceux d'une petite nouvelle : Andrée. Sa « cuisse boursouflée, sous la petite jupe à plis » capte son regard. Elle l'attire. Andrée aime lire, sait jouer du violon et admire Don Quichotte et Napoléon. Très vite, les deux filles deviennent « inséparables », ainsi qu'on les surnomme. Elles se vou-voient et s'admirent malgré leur différence de milieu. Mais Sylvie aime Andrée bien plus qu'une amie. « Sans Andrée, je ne vis plus. » Une pulsion de mort bat dans le cœur de l'autrice, alors qu'Andrée ignore ses sentiments. Enfin, même quand elle

les lui avoue, Andrée ne les comprend pas. Il ne faut pas lui en vouloir. Derrière son image de jeune fille libérée, Andrée étouffe en réalité sous une chape de christianisme conformiste.

Dans sa famille, issue de la bourgeoisie catholique militante, il faut s'oublier. On n'existe pas pour soi, mais pour les autres. Or, Andrée est « trop vivante ». Elle aime un certain Bernard, puis Pascal Blondel qui ne convient pas à sa mère. Beauvoir résume très bien le problème en une phrase : « Un mariage d'amour, c'est suspect. » Tout le drame du livre est là : Zaza ne vit pas, elle se meurt.

Andrée est presque une métaphore de la pensée de Beauvoir : on ne naît pas libre, on le devient. C'est ainsi qu'à travers son destin on assiste à la perte de la foi de Beauvoir, à son émancipation sexuelle et à sa révolte contre une société conservatrice. Celle-ci a assassiné Andrée, au point que sur son lit de mort elle a fermé les yeux en se traitant de « déchet ». Ce livre est l'histoire de passions déchirantes, mais aussi d'une épiphanie. C'est Zaza qui révéla Simone à elle-même et, sans doute, Beauvoir ne serait jamais née sans elle, sa « chère inséparable ». ■



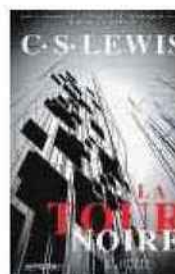


RILKE ET LE JEUNE POÈTE

Entre 1903 et 1908, un poète en herbe, Franz Xaver Kappus, jeune officier de l'Empire austro-hongrois, nourrit un échange épistolaire avec Rainer Maria Rilke, lequel lui adresse une dizaine de lettres. Quelques années après la mort de l'écrivain pragois, Kappus avait réuni en volume les missives reçues, sous le titre de *Lettres à un jeune poète*. Voici pour la première fois en français les réponses de Kappus, formant, avec ce complément, un corpus passionnant. *Lettres à un jeune poète*, de Rainer Maria Rilke, avec les lettres de Franz Xaver Kappus, traduit de l'allemand par Sacha Zilberfarb, Seuil, 154 p., 17,90 €.

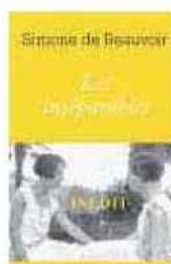
LA TOUR NOIRE

De C. S. Lewis,
traduit de l'anglais
par Bertrand Augier,
Antigone14 Éditions,
232 p., 16 €,
En librairie
le 13 novembre



LES INSÉPARABLES

De Simone
de Beauvoir,
L'Herne,
184 p., 14 €.



JOURNAL PARTICULIER. 1937

De Paul Léautaud,
Mercure de France,
240 p., 18 €.





HERNE/ASSOCIATION ELISABETH LACOIN

Élisabeth Lacoin,
dite Zaza,
et Simone de Beauvoir
à Gagnepan,
à Aire-sur-l'Adour,
en 1928.



Le 4 juin 1953, en raison de son laisser-aller vestimentaire, Paul Léautaud s'est vu refuser l'entrée de l'Académie française où avait lieu la réception de Fernand Gregh. INTERCONTINENTALE/AFP